

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Un bruit soudain dans le bois, le bond d'une bête effrayée peut être, le rappela au sentiment du danger qu'il courait, et il s'élança dans le fourré ; une branche d'épine accrocha sa veste, en arracha un lambeau, et Cervier continua à se frayer un chemin à travers les broussailles formant un labyrinthe inextricable pour tout autre que pour lui.

—Pif ! paf !

C'étaient les deux coups de fusil de Cervier que les Tziganes avaient entendus de leur campement.

III

EN PLEINE POITRINE

Dans la salle basse, emplie d'une buée épaisse, une femme d'environ trente-cinq ans allait et venait, d'une chaudière remplie de lessive bouillante au grand cuvier de sapin rempli de linge savonné. Une saine odeur se dégageait de l'eau rousse, dans laquelle avait bouilli la cendre de hêtre, mêlée aux racines d'iris prises dans le jardin. La femme, de taille moyenne, robuste et belle de la beauté particulière aux paysannes, faite de lignes fières et de membres robustes, réalisait le type complet de la compagne du travailleur. L'expression de sa physionomie était sereine, en dépit du labeur quotidien et des inquiétudes qui ne pouvaient manquer de traverser son cœur et sa pensée. De temps à autre elle interrompait sa besogne, quittait la chaudière dans laquelle elle puisait sa lessive brûlante, et, s'approchant de la fenêtre, elle essayait de percer du regard l'obscurité de la nuit. Des rafales de vent passaient dans les branches avec des bruits sinistres, on eût dit que la forêt tout entière craquait. C'était un gémissement continu, traversé par des hurlements terribles. Alors la porte criait sur ses gonds, la fenêtre grinçait, et la bise sifflante passait à travers les ais du logis, agitant les rideaux de la croisée et le lambrequin sergé de la cheminée antique.

La femme frissonnait, murmurant : Quelle nuit ! d'une voix troublée ; puis, afin de se reconforter l'âme, elle se dirigeait vers l'angle le plus reculé de la salle, et s'approchait de trois berceaux dans lesquels dormaient six jeunes enfants d'âges divers, mais dont le dernier ne marchait pas encore. Elle regardait, avec l'expression d'une tendresse ardente, ces innocents étalant leurs têtes brunes ou blondes et leurs membres potelés, dans l'abandon du sommeil. Les cheveux de l'un couvraient l'oreiller de leurs boucles luisantes ; l'autre se faisait une couronne de son bras blanc ; deux jumeaux confondaient leurs mains enlacées. Avec des précautions infinies, la mère bordait les lits, redressait les couvertures écartées par des doigts mutins, ramenait un drap chiffonné, et s'oubliait dans la contemplation des chers petits tenant à toutes les fibres de son être. Elle oubliait que depuis l'aube elle était debout, poursuivant sa tâche avec un calme courage, sans hâte, sans brusquerie. A côté, dans les deux cabinets voisins, dormaient les autres : trois garçons déjà grands, une fillette capable d'aider à la besogne quotidienne.

Dix ! Elle avait dix enfants ! Et dans le village, on avait oublié son nom de Catherine, pour l'appeler : la mère Pélican.

Elle riait, et trouvait un éloge dans ce sobriquet naïf. N'était-elle pas prête, à toute heure, à donner, comme l'oiseau, sa vie et son sang à sa couvée ?...

Rafrâchie, reposée par la contemplation des berceaux, elle reprenait, dans la salle emplie d'une atmosphère humide et chaude, son va-et-vient régulier. La lessive parfumée, traversant la couche de linge, coulait lentement dans le baquet, tamisée par un tampon de paille. Quand la paille serait cuite et tomberait en poussière, la lessive serait terminée. Toutes les lavandières savent cela.

Cependant, un tel fracas de branches se fit dans le bois et la rafale d'hiver lui arracha des gémissements si plaintifs, que Catherine s'arrêta, les mains aux hanches avec un geste de lassitude et d'angoisse :

—Quelle nuit ! répéta-t-elle.

Ses yeux se fixèrent sur la vieille horloge, battant son tic-tac dans une gaine de chêne ramagée de dessins en creux.

—Onze heures ! et Jean ne revient pas !

Elle s'assit sur la pierre du foyer, brisée tout d'un coup par une subite fatigue. Les clartés rouges de la braise pailletaient les meubles luisants, ouvragés, l'armoire à fleurs, la huche, la table lourde sur ses pieds torts ; le vaisselier, à travers les barreaux duquel brillaient les couleurs vives des assiettes et des pichets, tout un luxe campagnard, sain au regard comme à l'âme.

Elle oubliait en ce moment les enfants endormis, le travail presque achevé, pour songer à son mari.

Jean était parti après le dîner de midi afin de faire une grande tournée. Jamais elle ne le voyait s'éloigner du logis sans une vague appréhension. Rude métier, en effet, que celui de garde-chasse ! Ce ne sont point les loups que l'on redoute, ni le boutoir des sangliers, mais l'ennemi perpétuellement en éveil, invisible, tapi dans le fourré, guettant derrière les troncs d'arbres, étendu sous les amas de feuilles, dissimulé par les broussailles ; celui qui épie, la main sur le chien de son fusil, voyant un ennemi dans quiconque prétend faire respecter la propriété d'autrui : le braconnier.

Et ils ne manquaient pas, dans toute cette grande forêt descendant de la côte abrupte à la Marne. Résolus, prêts à tout, ayant toujours bu assez d'eau-de-vie pour se donner une excitation dangereuse, ils avaient tant de fois menacé Jean Tournil, que tout autre que lui eût tremblé en s'aventurant dans le bois, à la recherche des tendeurs de collets et des chasseurs de chevrils.

Mais Jean Tournil, le mari de Catherine, allait droit son chemin, remplissant son devoir avec une ponctualité régulière ; dressant des procès-verbaux chaque fois qu'il constatait un délit ; ne faiblissant jamais, aussi résolu à faire respecter le droit que les braconniers à le dédaigner.

Il savait que plus d'un gars avait juré de lui faire un mauvais parti, et en particulier Loup-Cervier.

Il pouvait être visé dans l'ombre par des braconniers récidivistes qui lui devaient leurs diverses condamnations en police correctionnelle. Et, pourtant, chaque soir, sous la pluie, le vent et la neige, il recommençait ses courses.

Catherine ne s'accoutumait point à ces absences nocturnes. On eût dit qu'elle s'alarmait davantage au lieu de se rassurer. Dans les premiers temps de son mariage, elle ne se doutait point des dangers courus par son mari. Maintenant, elle comptait les haines amassées, les sourdes rancunes, les colères fiévreuses. Elle se demandait chaque soir si ce ne serait point dans l'ombre d'un bouquet de bois que Claude l'Ecureuil atteindrait son mari, ou que Cervier "réglerait son compte." Son cœur se serrait, elle suivait machinalement les aiguilles de l'horloge, dont les battements paraissaient répondre aux palpitations de son cœur. Catherine éprouvait alors un soulagement, si le soupir d'un de ses enfants l'appelait. La tendresse maternelle lui faisait un moment oublier son angoisse d'épouse.

Puis, tout à coup, elle entendait un pas rapide, ou bien un sifflement joyeux se faisait entendre au loin ; c'était le maître, le mari, le père. Elle ouvrait la porte toute grande, respirait largement, et fixait ses grands yeux rayonnants de tendresse sur le garde-chasse. Lui la prenait dans ses bras avec un mouvement de joie subite. Il portait son fusil dans un coin, défaisait ses guêtres, avalait un verre de vin, et pendant un moment, penché sur le feu flambant, il savourait la joie de se retrouver chez lui, près de la vaillante femme qui depuis dix-sept ans, partageait sa vie, de la mère qui groupait autour de lui une famille dont il était fier.

Il n'éveillait point les petits, à cette heure-là. Mais lentement, en levant les pieds pour marcher sans bruit, il se penchait sur les berceaux, souriant, silencieux, ému ; et le baiser qu'il donnait à sa femme, avant de tomber dans un lourd sommeil, renfermait toutes les tendresses que sa bouche fut restée inhabile à exprimer.

Et Catherine se sentait l'âme inondée de félicité. Elle possédait, l'humble femme, tout ce qui constitue la part de bonheur des créatures humaines : un foyer chaud de tendresses légitimes, une vie de labeur dont chacun lui causait une satisfaction. Car, dans tout le pays, il n'était point de femme plus occupée que Catherine. Les filles aînées aidaient, il est vrai, au ménage ; mais il fallait préparer les repas, cultiver le jardin fournissant les légumes de la maison, raccommoder le linge, le blanchir, le repasser. Encore, s'il lui restait un peu de temps, la voyait-on piquer des corsets, afin d'ajouter aux ressources de la couvée.

Elles étaient minces : Jean gagnait douze cents francs par an. Il avait le droit, il est vrai, de tirer, de temps à autre, un lapin, voir un lièvre, mais il en abusait d'autant moins que le propriétaire du bois dont la garde lui était confiée ne demeurait point dans le pays.

RAOUL DE NAVERY

A suivre